LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Sixième livraison

Sommaire du 13 Août 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef:

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique,Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges GODDE, gérant de la Revue.

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

II. — *Suite.*

Le lendemain, Gervaise tourna dans la boutique, très-malheureuse, incapable de repasser un mouchoir : elle avait le besoin de voir Goujet, de lui expliquer comment Lantier la tenait contre le mur. Mais, depuis qu'Étienne était à Lille, elle n'osait plus entrer à la forge, où Bec-salé, dit Boit-sans-soif, l'accueillait avec des rires sournois. Pourtant, l'après-midi, cédant à son envie, elle prit un panier vide, elle partit sous le prétexte d'aller prendre des jupons chez sa pratique de la rue des Portes-Blanches. Puis, quand elle fut rue Marcadet, devant la fabrique de boulons, elle se promena à petits pas, comptant sur une bonne rencontre. Sans doute, de son côté, Goujet devait l'attendre, car elle n'était pas là depuis cinq minutes, qu'il sortit comme par hasard.

— Tiens ! vous êtes en course, dit-il en souriant faiblement ; vous rentrez chez vous...

Il disait ça pour parler. Gervaise tournait justement le dos à la rue des Poissonniers, et ils continuèrent à monter vers Montmartre, côte à côte, sans se donner le bras, sans échanger un mot. Ils devaient avoir la seule idée de s'éloigner un peu de la fabrique, pour ne pas paraître se donner des rendez-vous devant la porte. La tête basse, ils suivaient la chaussée défoncée, au milieu du ronflement des usines. Puis, à deux cents pas, naturellement, comme s'ils avaient connu l'endroit, ils tournèrent à gauche, toujours silencieux, et s'engagèrent dans un terrain vague. C'était, entre une scierie mécanique et une manufacture de boutons, une bande de prairie restée verte, avec des plaques jaunes d'herbes grillée ; une chèvre attachée à un piquet tournait en bêlant ; au fond, un arbre mort s'émiettait au grand soleil.

— Vrai, murmura Gervaise, on se croirait à la campagne.

Ils allèrent s'asseoir sous l'arbre mort. La blanchisseuse mit son panier à ses pieds. En face d'eux, la butte Montmartre étageait ses rangées de hautes maisons jaunes et grises, dans des touffes de maigre verdure ; et, quand ils renversaient la tête davantage, ils apercevaient le large ciel d'une pureté ardente sur la ville, traversé au nord par un vol de petits nua-

ges blancs. Mais la vive lumière les éblouissait, ils regardaient au ras de l'horizon plat les lointains crayeux des faubourgs, ils suivaient surtout la respiration du mince tuyau de la scierie mécanique, qui soufflait des jets de vapeur, d'une haleine haletante et lourde. Ces gros soupirs semblaient soulager leur poitrine oppressée.

— Oui, reprit Gervaise embarrassée par leur silence, je me trouvais en course, j'étais venue...

Après avoir tant souhaité une explication, tout d'un coup elle n'osait plus parler. Elle était prise d'une grande honte. Et elle sentait bien cependant qu'ils étaient venus là d'eux-mêmes, pour causer de ça: même ils en causaient, sans avoir besoin de prononcer une parole. L'affaire de la veille restait entre eux comme un poids qui les gênait.

Alors, prise d'une tristesse atroce, les larmes aux yeux, elle raconta l'agonie de madame Bijard, sa laveuse, morte le matin, après d'épouvantables douleurs.

— Ça venait d'un coup de pied que lui avait allongé Bijard, disait-elle d'une voix douce et monotone. Le ventre a enflé. Sans doute, il lui avait cassé quelque chose à l'intérieur. Mon Dieu! en trois jours, elle a été tortillée... Ah! il y a, aux galères, des gredins qui n'en ont pas tant fait. Mais la justice aurait trop à faire, si elle s'occupait des femmes crevées par leurs maris. Un coup de pied de plus ou de moins, n'est-ce pas? ça ne compte pas, quand on en reçoit tous les jours. D'autant plus que la pauvre femme voulait sauver son homme de l'échafaud, expliquait qu'elle s'était abîmé le ventre en tombant sur un baquet... Elle a hurlé toute la nuit, avant de passer.

Le forgeron se taisait, arrachait des herbes dans ses poings crispés.

— Il n'y a pas quinze jours, continua Gervaise, elle avait sevré son dernier, le petit Jules; et c'est encore une chance, car l'enfant ne pâtira pas... N'importe, voilà cette gamine de Lalie chargée de deux mioches. Elle n'a pas huit ans, mais elle est sérieuse et raisonnable comme une vraie mère. Avec ça, son père la roue de coups. Vrai, on rencontre des êtres qui sont nés pour souffrir.

Goujet la regarda et dit brusquement, les lèvres tremblantes :

— Vous m'avez fait de la peine, hier, oh! oui, beaucoup de peine...

Gervaise, pâlissant, avait joint les mains... Mais lui, continuait :

— Je sais bien, ça devait arriver... Seulement, vous auriez dû vous confier à moi, m'avouer ce qu'il en était, pour ne pas me laisser dans des idées...

Il ne put achever. Elle s'était levée, en comprenant que Goujet la croyait remise avec Lantier, comme le quartier l'affirmait. Et, les bras tendus, elle cria :

— Non, non, je vous jure... Il me poussait, il allait m'embrasser, c'est vrai; mais sa figure n'a pas même touché la mienne, et c'était la première fois qu'il essayait... Oh! tenez, sur ma vie, sur celle de mes enfants, sur tout ce que j'ai de plus sacré!...

Cependant, le forgeron hochait la tête. Il se méfiait, parce que les femmes disent toujours non. Gervaise alors devint très-grave, reprit lentement :

— Vous me connaissez, monsieur Goujet, je ne suis guère menteuse... Eh bien! non, ça n'est pas, ma parole d'honneur!... Jamais ça ne sera, entendez-vous? jamais! Le jour où ça arriverait, je deviendrais la dernière des dernières, je ne mériterais plus l'amitié d'un honnête homme comme vous.

Et elle avait, en parlant, une si belle figure, toute pleine de bonne foi et de vérité, qu'il lui prit la main et la fit rasseoir. Maintenant, il respirait à l'aise, il riait en dedans. C'était la première fois qu'il lui tenait ainsi la main et qu'il la gardait. Tous deux restèrent muets. Au ciel, le vol de nuages blancs nageait avec une lenteur de cygnes. Dans le coin du champ, la chèvre s'était tournée vers eux, les regardait en poussant à de longs intervalles réguliers un bêlement très-doux. Et, sans se lâcher les doigts, les yeux noyés d'attendrissement, ils se perdaient au loin, sur la pente de Montmartre blafard, au milieu de la haute futaie des cheminées d'usine rayant l'horizon, dans cette banlieue plâtreuse et désolée, où les bosquets verts des cabarets borgnes les touchaient jusqu'aux larmes.

— Votre mère m'en veut, je le sais, reprit Gervaise à voix basse. Ne dites pas non... Nous vous devons tant d'argent!

Mais lui, se montra brutal, pour la faire taire. Il lui serra la main, à la briser. Il ne voulait pas qu'elle parlât de l'argent. Puis, il hésita; il bégaya enfin :

— Ecoutez, il y a longtemps que je songe à vous proposer une chose... Vous n'êtes pas heureuse. Ma mère assure que la vie tourne mal pour vous...

Il s'arrêta, un peu étouffé.

— Eh bien! il faut nous en aller ensemble.

Elle le regarda, ne comprenant pas nettement d'abord, surprise par cette rude déclaration d'un amour dont il n'avait jamais ouvert les lèvres.

— Comment ça? demanda-t-elle.

— Oui, continua-t-il la tête basse, nous nous en irions, nous vivrions quelque part, en Belgique si vous voulez.... C'est presque mon pays.... En travaillant tous les deux, nous serions vite à notre aise.

Alors, elle devint très-rouge. Il l'aurait prise contre lui pour l'embrasser, qu'elle aurait eu moins de honte. C'était un drôle de garçon tout de même, de lui proposer un enlèvement, comme cela se passe dans les romans et dans la haute société. Ah bien! autour d'elle, elle voyait des ouvriers faire la cour à des femmes mariées; mais ils ne les menaient pas même à Saint-Denis, ça se passait sur place, et carrément.

— Ah! monsieur Goujet, monsieur Goujet, murmurait-elle, sans trouver autre chose.

— Enfin, voilà, nous ne serions que tous les deux, dit-il. Les autres me gênent, vous comprenez?... Quand j'ai de l'amitié pour une personne, je ne peux pas voir cette personne avec d'autres.

Mais elle se remettait, elle refusait maintenant d'un air raisonnable.

— Ce n'est pas possible, monsieur Goujet. Ce serait très-mal.... Je suis mariée, n'est-ce pas? j'ai des enfants.... Je sais bien que vous avez de l'amitié pour moi et que je vous fais de la peine. Seulement, nous aurions des remords, nous ne goûterions pas de plaisir.... Moi aussi, j'éprouve de l'amitié pour vous, j'en éprouve trop pour vous laisser commettre des bêtises. Et ce seraient des bêtises, bien sûr.... Non, voyez-vous, il vaut mieux demeurer comme nous sommes. Nous nous estimons, nous nous trouvons d'accord de sentiment. C'est beaucoup, ça m'a soutenue plus d'une fois. Quand on reste honnête dans notre position, on en est joliment récompensé.

Il hochait la tête, en l'écoutant. Il l'approuvait, il ne pouvait pas dire le contraire. Brusquement, dans le grand jour, il la prit entre ses bras, la serra à l'écraser, lui posa un baiser furieux sur le cou, comme s'il avait voulu lui manger la peau. Puis, il la lâcha, sans demander autre chose; et

il ne parla plus de leur amour. Elle se secouait, elle ne se fâchait pas, comprenant que tous deux avaient bien gagné ce petit plaisir.

Le forgeron, cependant, secoué de la tête aux pieds par un grand frisson, s'écartait d'elle, pour ne pas céder à l'envie de la reprendre; et il se traînait sur les genoux, ne sachant à quoi occuper ses mains, cueillant des fleurs de pissenlits, qu'il jetait de loin dans son panier. Il y avait là, au milieu de la nappe d'herbe brûlée, des pissenlits jaunes superbes. Peu à peu, ce jeu le calma, l'amusa. De ces doigts raidis par le travail du marteau, il cassait délicatement les fleurs, les lançait une à une, et ses yeux de bon chien riaient, lorsqu'il ne manquait pas la corbeille. La blanchisseuse s'était adossée à l'arbre mort, gaie et reposée, haussant la voix pour se faire entendre, dans l'haleine forte de la scierie mécanique. Quand ils quittèrent le terrain vague, côte à côte, en causant d'Etienne, qui se plaisait beaucoup à Lille, elle emporta son panier plein de fleurs de pissenlits.

Au fond, Gervaise ne se sentait pas devant Lantier si courageuse qu'elle le disait. Certes, elle était bien résolue à ne pas lui permettre de la toucher seulement du bout des doigts; mais, sans se l'avouer à elle-même, elle avait peur, s'il la touchait jamais, de sa lâcheté ancienne, de cette mollesse et de cette complaisance auxquelles elle se laissait aller, pour faire plaisir au monde. Comme elle le répétait souvent, lorsqu'elle tournait mal, c'étaient les autres qui la poussaient. Lantier, pourtant, ne recommença pas sa tentative. Il se trouva plusieurs fois seul avec elle et se tint tranquille. Il semblait maintenant occupé de la tripière, une femme de quarante-cinq ans, très-bien conservée. Gervaise, devant Goujet, parlait de la tripière, afin de le rassurer. Elle semblait heureuse, elle répondait à Virginie et à madame Lerat, quand celles-ci faisaient l'éloge du chapelier, qu'il pouvait bien se passer de son admiration, puisque toutes les voisines avaient des béguins pour lui.

Coupeau, dans le quartier, gueulait que Lantier était un ami, un vrai. On pouvait baver sur leur compte, lui savait ce qu'il savait, se fichait du bavardage, du moment où il avait l'honnêteté de son côté. Quand ils sortaient tous les trois, le dimanche, il obligeait sa femme et le chapelier à marcher devant lui, bras dessus, bras dessous, histoire de crâner dans la rue; et il regardait les gens, tout prêt à leur administrer un va-te-laver, s'ils s'étaient permis une rigolade. Sans doute, il trouvait Lantier un peu fiérot, l'accusait de faire sa Sophie devant le vitriol, le blaguait parce qu'il savait lire et qu'il parlait comme un avocat. Mais, à part ça, il le déclarait un bougre à poils. On n'en aurait pas trouvé deux aussi solides dans la Chapelle. Enfin, ils se comprenaient, ils étaient bâtis l'un pour l'autre. L'amitié avec un homme, c'est plus solide que l'amour avec une femme.

Il faut dire une chose, Coupeau et Lantier se payaient ensemble des noces à tout casser. Lantier en arrivait à emprunter de l'argent à Gervaise, des dix francs, des vingt francs, quand il sentait de la monnaie dans la maison. C'était toujours pour ses grandes affaires. Puis, ces jours-là, il débauchait Coupeau, parlait d'une longue course, l'emmenait; et, attablés nez à nez au fond d'un restaurant voisin, ils se flanquaient par le coco des plats qu'on ne peut pas manger chez soi, arrosés de vin cacheté. Le zingueur aurait préféré des ribottes dans le chic bon enfant; mais il était impressionné par les goûts d'aristo du chapelier, qui trouvait sur la carte des noms de sauces extraordinaires. On n'avait pas idée d'un homme si douillet, si difficile. Ils sont tous comme ça, paraît-il, dans le Midi. Ainsi, il ne voulait rien d'échauffant, il discutait chaque fricot, au point de vue de la santé, faisant remporter la viande lorsqu'elle lui semblait trop

salée ou trop poivrée. C'était encore pis pour les courants d'air, il en avait une peur bleue, il engueulait tout l'établissement, si une porte restait entr'ouverte. Avec ça, très-chien, donnant deux sous au garçon pour des repas de sept et huit francs. N'importe, on tremblait devant lui, on les connaissait bien sur les boulevards extérieurs, des Batignolles à Belleville. Ils allaient, grande rue des Batignolles, manger des tripes à la mode de Caen, qu'on leur servait sur de petits réchauds. En bas de Montmartre, ils trouvaient les meilleures huîtres du quartier, *à la Ville de Bar-le-Duc*. Quand ils se risquaient en haut de la butte, jusqu'*au Moulin de la Galette*, on leur faisait sauter un lapin. Rue des Martyrs, *les Lilas* avaient la spécialité de la tête de veau; tandis que, chaussée Clignancourt, les restaurants *du Lion d'or* et *des Deux Marronniers* leur donnaient des rognons sautés à se lécher les doigts. Mais ils tournaient plus souvent à gauche, du côté de Belleville, avaient leur table gardée *aux Vendanges de Bourgogne, au Cadran Bleu, au Capucin*, des maisons de confiance, où l'on pouvait demander de tout, les yeux fermés. C'étaient des parties sournoises, dont ils parlaient le lendemain à mots couverts, en chipotant les pommes de terre de Gervaise. Même un jour, dans un bosquet *du Moulin de la Galette*, Lantier amena une femme, avec laquelle Coupeau le laissa au dessert.

Naturellement, on ne peut pas nocer et travailler. Aussi, depuis l'entrée du chapelier dans le ménage, le zingueur, qui fainéantait déjà pas mal, en était arrivé à ne plus toucher un outil. Quand il se laissait encore embaucher, las de traîner ses savates, le camarade le relançait au chantier, le blaguait à mort en le trouvant pendu à sa corde à nœuds comme un jambon fumé; et il lui criait de descendre prendre un canon; c'était réglé, le zingueur lâchait l'ouvrage, commençait une bordée qui durait des journées et des semaines. Oh! par exemple! des bordées fameuses, une revue générale de tous les mastroquets du quartier, la soûlerie du matin cuvée à midi et repincée le soir, les tournées de casse-poitrine se succédant, se perdant dans la nuit, pareilles aux lampions d'une fête, jusqu'à ce que la dernière chandelle s'éteigne avec le dernier verre. Cet animal de chapelier n'allait jamais jusqu'au bout. Il laissait l'autre s'allumer, le lâchait, rentrait en souriant de son air galant. Lui se piquait le nez proprement, sans qu'on s'en aperçût. Quand on le connaissait bien, ça se voyait seulement à ses yeux plus minces et à ses manières plus entreprenantes auprès des femmes. Le zingueur, au contraire, devenait dégoûtant, ne pouvait plus boire sans se mettre dans un état ignoble.

Ainsi, dans les premiers jours de novembre, Coupeau tira une bordée qui finit d'une façon tout à fait sale, pour lui et pour les autres. La veille, il avait trouvé de l'ouvrage. Lantier, cette fois-là, était plein de beaux sentiments; il prêchait le travail, attendu que le travail anoblit l'homme. Même, le matin il se leva à la lampe, il voulut accompagner son ami au chantier, gravement, honorant en lui l'ouvrier vraiment digne de ce nom. Mais. arrivés devant la Petite-Civette qui ouvrait, ils entrèrent, prendre une prune, rien qu'une, dans le seul but d'arroser ensemble la ferme résolution d'une bonne conduite. En face du comptoir, sur un banc, Bibi-la-Grillade, le dos contre le mur, fumait sa pipe d'un air maussade.

— Tiens! Bibi qui fait sa panthère, dit Coupeau. On a donc la flemme, ma vieille?

— Non, non, répondit le camarade en s'étirant les bras. Ce sont les patrons qui vous dégoûtent... J'ai lâché le mien hier. Tous de la crapule, de la canaille...

Et Bibi-la-Grillade accepta une prune. Il devait être là, sur le banc, à attendre une tournée. Cependant, Lantier défendait les patrons; ils avaient parfois joliment du mal, il en savait quelque chose, lui qui sortait des affaires.

De la jolie fripouille, les ouvriers! toujours en noce, se fichant de l'ouvrage, vous lâchant au beau milieu d'une commande, reparaissant quand leur monnaie est nettoyée. Ainsi, il avait eu un petit Picard, dont la toquade était de se trimballer en voiture; dès qu'il touchait sa semaine, il prenait des fiacres pendant des journées. Est-ce que c'était là un goût de travailleur? Puis, brusquement!, Lantier se mit à attaquer aussi les patrons. Oh! il voyait clair, il disait ses vérités à chacun. Une sale race après tout, des exploiteurs sans vergogne, des mangeurs de monde. Lui, Dieu merci! pouvait dormir la conscience tranquille, car il s'était toujours conduit en ami avec ses hommes, et avait préféré ne pas gagner des millions comme les autres.

— Filons, mon petit, dit-il en s'adressant à Coupeau. Il faut être sage, nous serions en retard.

Bibi-la-Grillade, les bras ballants, sortit avec eux. Dehors, le jour se levait à peine, un petit jour sali par le reflet boueux du pavé: il avait plu la veille, il faisait très-doux.

On venait d'éteindre les becs de gaz; la rue des Poissonniers, où des lambeaux de nuit étranglés par les maisons flottaient encore, s'emplissait du sourd piétinement des ouvriers descendant vers Paris. Coupeau, son sac de zingueur passé à l'épaule, marchait de l'air esbrouffeur d'un citoyen qui est d'attaque, une fois par hasard. Il se tourna, il demanda:

— Bibi, veux-tu qu'on t'embauche? Le patron m'a dit d'amener un camarade, si je pouvais.

— Merci, répondit Bibi-la-Grillade, je me purge... Faut proposer ça à Mes-Bottes, qui cherchait hier une baraque... Attends, Mes-Bottes est bien sûr là-dedans...

Et, comme ils arrivaient au bas de la rue, ils aperçurent en effet Mes-Bottes chez le père Colombe. Malgré l'heure matinale, l'Assommoir flambait, les volets enlevés, le gaz allumé. Lantier resta sur la porte, en recommandant à Coupeau de se dépêcher, parce qu'ils avaient tout juste dix minutes.

— Comment! tu vas chez ce roussin de Bourguignon, cria Mes-Bottes, quand le zingueur lui eut parlé. Plus souvent qu'on me pince dans cette baraque! Non, j'aimerais mieux tirer la langue jusqu'à l'année prochaine... Mais, mon vieux, tu ne resteras pas là trois jours, c'est moi qui te le dis.

— Vrai, une sale boîte? demanda Coupeau inquiet.

— Oh! tout ce qu'il y a de plus sale... On ne peut pas bouger. Le singe est sans cesse sur votre dos. Et avec ça des manières, une bourgeoise qui vous traite de soulard, une boutique où il est défendu de cracher... Je les ai envoyé dinguer le premier soir, tu comprends.

— Bon! me voilà prévenu. Je ne mangerai pas chez eux un boisseau de sel... J'en vais tâter ce matin; mais si le patron m'embête, je te le ramasse et je te l'asseois sur sa bourgeoise, tu sais, collés comme une paire de soles.

Le zingueur secouait la main du camarade, pour le remercier de son bon renseignement; et il s'en allait, quand Mes-Bottes se fâcha. Tonnerre de Dieu! est-ce que le Bourguignon allait les empêcher de boire la goutte? Les hommes n'étaient plus des hommes, alors? Le singe pouvait bien at-

tendre cinq minutes. Et Lantier entra pour accepter la tournée, les quatre ouvriers se tinrent debout devant le comptoir. Cependant, Mes-Bottes, avec ses souliers éculés, sa blouse noire d'ordures, sa casquette aplatie sur le sommet du crâne, gueulait fort et roulait des yeux de maître dans l'Assommoir. Il venait d'être proclamé empereur des pochards et roi des cochons, pour avoir mangé une salade de hannetons vivants et mordu dans un chat crevé.

— Dites donc, espèce de Borgia, cria-t-il au père Colombe, donnez-nous de la jaune, de votre pissat d'âne premier numéro.

Et quand le père Colombe, blême et tranquille dans son tricot bleu, eut empli les quatre verres, ces messieurs les vidèrent d'une lampée, histoire de ne pas laisser le liquide s'éventer.

— Ça fait tout de même du bien où ça passe, murmura Bibi-la-Grillade.

Mais cet animal de Mes-Bottes en racontait une comique. Le vendredi, il était si soûl, que les camarades lui avait scellé sa pipe dans le bec avec une poignée de plâtre ; un autre en serait crevé, lui gonflait le dos et se pavanait dans sa célébrité.

— Ces messieurs ne renouvellent pas ? demanda le père Colombe de sa voix grasse.

— Si, redoublez-nous ça, dit Lantier. C'est mon tour.

Maintenant, on causait des femmes. Bibi-la-Grillade, le dernier dimanche, avait mené sa scie à Montrouge, chez une tante. Coupeau demanda des nouvelles de la *Malle des Indes*, une blanchisseuse de Chaillot, connue dans l'établissement. On allait boire, quand Mes-Bottes, violemment, appela Goujet et Lorilleux qui passaient. Ceux-ci vinrent jusqu'à la porte et refusant d'entrer ; le forgeron était pressé, ne sentait pas le besoin de prendre quelque chose ; le chaîniste, blafard, grelottant, serrait dans sa poche les chaînes d'or qu'il reportait, et il toussait, il s'excusait, une goutte d'eau-de-vie le mettait sur le flanc.

— En voilà des cafards, grogna Mes-Bottes. Ça doit licher dans les coins.

Et quand il eut mis le nez dans son verre, il attrappa le père Colombe.

— Vieille drogue, tu as changé de litre... Tu sais, ce n'est pas avec moi qu'il faut maquiller ton vitriol.

Le jour avait grandi, une clarté louche éclairait l'Assommoir, dont le patron éteignait le gaz. Coupeau, pourtant, excusait son beau-frère, qui ne pouvait pas boire, ce dont après tout on n'avait pas à lui faire un crime. Il approuvait même Goujet, attendu que c'était un bonheur de ne jamais avoir soif. Et il parlait d'aller travailler, lorsque Lantier, avec son grand air d'homme comme il faut, lui infligea une leçon : on payait sa tournée, au moins, avant de se cavaler ; on ne lâchait pas des amis comme un pleutre, même pour se rendre à son devoir.

— Est-ce qu'il va nous bassiner longtemps avec son travail ! cria Mes-Bottes.

— Alors, c'est la tournée de monsieur? demanda le père Colombe à Coupeau.

Celui-ci paya sa tournée. Mais, quand vint le tour de Bibi-la-Grillade, il se pencha à l'oreille du patron, qui refusa d'un lent signe de tête. Mes Bottes comprit et se remit à invectiver cet entortillé de père Colombe. Comment, une bride de son espèce se permettait de mauvaises manières à l'égard d'un camarade ! Tous les marchands de coco faisaient l'œil. Il fallait venir dans les mines à poivre pour être insulté ! Le patron restait

calme, se balançait sur ses gros poings, au bord du comptoir, en répétant poliment :

— Prêtez de l'argent à monsieur, ça sera plus simple.

— Nom de Dieu! oui, je lui en prêterai, hurla Mes-Bottes. Tiens! Bibi, jette-lui sa monnaie à travers la gueule, à ce vendu.

Puis, lancé, agacé par le sac que Coupeau avait gardé à son épaule, il continua, en s'adressant au zingueur :

— T'as l'air d'une nourrice. Lâche ton poupon. Ça rend bossu.

Coupeau hésita un instant; et, paisiblement, comme s'il s'était décidé après de mûres réflexions, il posa son sac par terre, en disant :

— Il est trop tard, à cette heure. J'irai chez Bourguignon après le déjeuner. Je dirai que ma bourgeoise a eu des coliques... Ecoutez, père Colombe, je laisse mes outils sous cette banquette, je les reprendrai à midi.

Lantier, d'un hochement de tête, approuva cet arrangement. On doit travailler, ça ne fait pas un doute; seulement, quand on se trouve avec des amis, la politesse passe avant tout. Un désir de godaille les avait peu à peu chatouillés et engourdis tous les quatre, les mains lourdes, se tâtant du regard. Et, dès qu'ils eurent quatre ou cinq heures de flâne devant eux, ils furent pris brusquement d'une joie bruyante, ils s'allongèrent des claques, se gueulèrent des mots de tendresse dans la figure, Coupeau surtout, soulagé, rajeuni, qui appelait les autres « ma vieille branche. » On se mouilla encore d'une tournée générale; puis, on alla à la *Puce qui renifle*, un petit bousingot où il y avait un billard. Le chapelier fit un instant son nez, parce que c'était une maison pas très-propre : le schnick y valait un franc le litre, dix sous une chopine en deux verres, et la société de l'endroit avait commis tant de saletés sur le billard, que les billes y restaient collées. Mais, la partie une fois engagée, Lantier, qui avait un coup de queue extraordinaire, retrouva sa grâce et sa belle humeur, développant son torse, accompagnant d'un effet de hanches chaque carambolage.

Lorsque vint l'heure du déjeuner, Coupeau eut une idée. Il tapa des pieds, en criant :

— Faut aller prendre Bec-Salé. Je sais où il travaille... Nous l'emmènerons manger des pieds à la poulette chez la mère Louis.

L'idée fut acclamée. Oui, Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, devait avoir besoin de manger des pieds à la poulette. Ils partirent. Les rues étaient jaunes, une petite pluie tombait; mais ils avaient déjà trop chaud à l'intérieur pour sentir ce léger arrosage sur leurs abattis. Coupeau les mena rue Marcadet, à la fabrique de boulons. Comme ils arrivaient une grosse demi-heure avant la sortie, le zingueur donna deux sous à un gamin pour entrer dire à Bec-Salé que sa bourgeoise se trouvait mal et le demandait tout de suite. Le forgeron parut aussitôt, en se dandinant, l'air bien calme, le nez flairant un gueuleton.

— Ah! les cheulards! dit-il, dès qu'il les aperçut cachés sous une porte. J'ai senti ça... Hein? Qu'est-ce qu'on mange?

Chez la mère Louis, tout en suçant les petits os des pieds, on tapa de nouveau sur les patrons. Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, racontait qu'il y avait une commande pressée dans sa boîte. Oh! le singe était coulant pour le quart d'heure; on pouvait manquer à l'appel, il restait gentil, il devait s'estimer encore bien heureux quand on revenait. D'abord, il n'y avait pas de danger qu'un patron osât jamais flanquer à la porte Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, parce qu'on n'en trouvait plus, des cadets de sa capa-

cité. Après les pieds, on mangea une omelette. Chacun but son litre. La mère Louis faisait venir son vin de l'Auvergne, un vin couleur de sang à couper au couteau. Ça commençait à être drôle, la bordée s'allumait.

— Qu'est-ce qu'il a, à m'enmoutarder, cet encloué de singe? cria Bec-Salé au dessert. Est-ce qu'il n'a pas eu l'idée d'accrocher une cloche dans sa baraque? Une cloche, c'est bon pour des esclaves... Ah bien! elle peut sonner, aujourd'hui! Du tonnerre si on me repince à l'enclume! Voilà cinq jours que je me la foule, je puis bien les balancer aujourd'hui... S'il me fiche un abattage, je l'envoie à Chaillot.

— Moi, dit Coupeau d'un air important, je suis obligé de vous lâcher, je vais travailler. Oui, j'ai juré à ma femme... Amusez-vous, je reste de cœur avec les camaros, vous savez.

Les autres blaguaient. Mais lui, semblait si décidé, que tous l'accompagnèrent, quand il voulut aller chercher ses outils chez le père Colombe. Il prit son sac sous la banquette, le posa devant le comptoir, pendant qu'on buvait une dernière goutte, avant de se séparer. A une heure, la société s'offrait encore des tournées. Alors, Coupeau, d'un geste d'ennui, fourra une seconde fois les outils sous la banquette; ils le gênaient pour atteindre son verre, il ne pouvait pas s'approcher du comptoir sans buter dedans. C'était bête, ce paquet. Il irait le lendemain chez Bourguignon, ce serait toujours assez tôt. Les quatre autres, qui se disputaient à propos de la question des salaires, ne se rappelaient plus, trouvèrent tout naturel que le zingueur leur proposât un petit tour sur le boulevard, pour se dérouiller les jambes. La pluie avait cessé. Leur petit tour se borna à faire deux cents pas au milieu de l'avenue, sur une même file, les bras ballants : et ils ne trouvaient rien à se dire, surpris par l'air, ennuyés déjà d'être dehors. Ils n'eurent pas besoin de se consulter, ils remontèrent la rue des Poissonniers, où ils entrèrent d'instinct chez François prendre un canon de la bouteille. Vrai, ils avaient besoin de ça pour se remettre. On tournait trop à la tristesse dans la rue, il y avait une boue à ne pas flanquer un sergent de ville à la porte. Lantier poussa les camarades dans le cabinet du marchand de vin, un coin étroit occupé par une seule table, et qu'une cloison aux vitres dépolies séparait de la salle commune. Lui, d'ordinaire, se piquait le nez dans les cabinets, parce que c'était plus convenable. Est-ce que les camarades ne se trouvaient pas bien là? On se serait cru chez soi, on y aurait fait dodo sans se gêner. Il demanda le journal, l'étala tout grand, le parcourut, les sourcils froncés. Coupeau et Mes-Bottes avaient commencé un piquet. Deux litres et cinq verres traînaient sur la table.

— Eh bien? qu'est-ce qu'ils chantent, dans ce papier-là? demanda Bibi-la-Grillade au chapelier.

Il ne répondit pas tout de suite. Puis, sans lever les yeux :

— Je tiens la Chambre. En voilà des républicains de quatre sous, ces sacrés fainéants de la gauche, Est-ce que le peuple les nomme pour baver leur eau sucrée!... Il croit en Dieu, celui-là, et il fait des mamours à ces canailles de ministres. Moi, si j'étais nommé, je monterai à la tribune et je dirai : Merde! Oui, pas davantage, c'est mon opinion.

— Vous savez que Badinguet s'est fichu des claques avec sa bourgeoise, l'autre soir, devant toute sa cour, raconta Bec-Salé, dit Bois-sans-soif. Ma parole d'honneur! Et à propos de rien, en s'asticotant. Badinguet était éméché.

— Lâchez-nous donc le coude, avec votre politique! cria le zingueur. Lisez les assassinats, c'est plus rigolo.

Et revenant à son jeu, annonçant une tierce au neuf et trois dames...

— J'ai une tierce à l'égout et trois colombes.... Les crinolines ne me quittent pas.

On vida les verres. Lantier se mit à lire tout haut :

« Un crime épouvantable vient de jeter l'effroi dans la commune de Gaillon (Seine-et-Marne). Un fils a tué son père à coups de bêche, pour lui voler trente sous...»

Tous poussèrent un cri d'horreur. En voilà un, par exemple, qu'ils seraient allés voir raccourcir avec plaisir ! Non, la guillotine, ce n'était pas assez ; il aurait fallu le couper à petits morceaux. Une histoire d'infanticide les révolta également; mais le chapelier, très-moral, excusa la femme en mettant tous les torts du côté de son séducteur, car, enfin, si une crapule d'homme n'avait pas fait un gosse à cette malheureuse, elle n'aurait pas pu en jeter un dans les lieux d'aisances. Mais ce qui les enthousiasma, ce furent les exploits du marquis de T..., sortant d'un bal à trois heures du matin et se défendant contre trois mauvaises gouapes, boulevard des Invalides ; sans même retirer ses gants, il s'était débarrassé des deux premiers scélérats avec des coups de tête dans le ventre, et avait conduit le troisième au poste, par une oreille. Hein ? quelle poigne ! C'était embêtant qu'il fût noble.

— Ecoutez ça maintenant, continua Lantier. Je passe aux nouvelles de la haute. « La comtesse de Brétigny marie sa fille aînée au jeune baron de Valançay, aide de camp de Sa Majesté. Il y a, dans la corbeille, pour plus de trois cent mille francs de dentelle... »

— Qu'est-ce que ça nous fiche! interrompit Bibi-la-Grillade. On ne leur demande pas la couleur de leur chemise... La petite a beau avoir de la dentelle, elle n'en verra pas moins la lune par le même trou que les autres.

Comme Lantier faisait mine d'achever sa lecture, Bec-Salé, dit Boit-sans-soif, lui enleva le journal et s'assit dessus, en disant :

—Ah ! non, assez !.. Le voilà au chaud... Le papier, ce n'est bon qu'à ça.

Cependant, Mes-Bottes, qui regardait son jeu, donnait un coup de poing triomphant sur la table. Il faisait quatre-vingt-treize.

— J'ai la Révolution, cria-t-il. Quinte mangeuse, portant son point dans l'herbe à la vache.., Vingt, n'est-ce pas?... Ensuite, tierce major dans les vitriers, vingt-trois: trois bœufs, vingt-six ; trois larbins, vingt-neuf; trois borgnes, quatre-vingt-douze... Et je joue An un de la République, quatre-vingt-treize.

— T'es rincé, mon vieux, crièrent les autres à Coupeau.

On commanda deux nouveaux litres. Les verres ne désemplissaient plus, la soûlerie montait. Vers cinq heures, ça commença à devenir dégoûtant, si bien que Lantier se taisait et songeait à filer : du moment où l'on gueulait et où l'on fichait le vin par terre, ce n'était plus son genre. Justement, Coupeau se leva pour faire le signe de croix des pochards. Sur la tête il prononça Montpernasse, à l'épaule droite Menilmonte, à l'épaule gauche la Courtille, au milieu du ventre Bagnolet, et dans le creux de l'estomac trois fois Lapin sauté. Alors, le chapelier, profitant de la clameur soulevée par cet exercice, prit tranquillement la porte. Les camarades ne s'aperçurent même pas de son départ. Lui, avait déjà un joli petit coup de sirop. Mais, dehors, il se secoua, il retrouva son aplomb ; et il rentra tranquillement à la boutique, où il raconta à Gervaise que Coupeau était avec des amis.

Emile Zola

(*La suite à la prochaine livraison.*)

SAISONS BROUILLÉES

Quand naissent les fleurs au chant des oiseaux,
Ton étrange voix gravement résonne,
Et comme aux échos des forêts d'automne
Un pressentiment court jusqu'en mes os.

Quand l'or des moissons mûrit sous la flamme,
Ton lointain sourire à peine tracé
Me pénètre ainsi qu'un brouillard glacé.
L'hiver boréal envahit mon âme.

Quand saignent au soir les bois dépouillés,
L'odeur de ta main laisse dans la mienne
L'odeur du printemps d'une étoile ancienne,
Et je sombre au fond d'espoirs oubliés.

Es-tu donc un monde au rebours du nôtre,
Changeant & mortel, où je vais aussi?
Soumis à lui seul, insensible ici,
Si je meurs dans l'un, survivrai-je en l'autre?

Je regarderai dans tes yeux ouverts
Quand viendront le froid, la neige & la pluie.
La perdrai-je encor, mon âme éblouie,
Dans tes yeux brûlants comme les déserts?

HYMNE A UNE JEUNE FILLE

Comme un reflet clair, comme un écho frais,
Comme un chaste encens du jardin des anges
Parmi nos ennuis, nos laideurs, nos fanges,
Offre, ô jeune fille encor sans secrets!
Tes yeux transparents, ton rire suave,
Ton âme légère, à la fois chassant
Tout, regret, tristesse & souci pesant!
Ton regard contient l'eau pure qui lave,

Ta voix est un chant plus mélodieux,
Ta candeur fait croire à celle des dieux!
O clarté lointaine! ô chanson ravie!
O fleur d'innocence! écloses en nous,
Répandez parfums, joie, éclat sur tous,
Dispersez remords, lassitude, envie!
Vous êtes l'étoile à notre secours,
L'extase égrenée en nos cœurs paisibles,
Le baume divin des pleurs invisibles!
Réveillez en nous, dans l'ombre des jours,
Comme un chaste espoir d'un ciel sans colère,
Comme un frais appel, comme une aube claire!

SILENCE

O le silence lamentable
Des bouches qui volaient l'une à l'autre jadis!
Au lourd reflux des mots par l'orgueil interdits,
Sa main toucha ma main dans l'ombre, sous la table.
O le regard inévitable!

O le regard inévitable
Qui détourna nos yeux autrefois aimantés!
Pour les baisers perdus, pour les mortes clartés,
Nos doigts se caressaient lentement sous la table.
O souvenir inoubliable!

O souvenir inoubliable
Qui nous fermais la bouche et nous voilais les yeux!
Souvenir! Souvenir! Appel impérieux!
Nos doigts s'entrelaçaient longuement sous la table.
O fierté vaine & misérable!

O fierté vaine & misérable,
Qui sépares les cœurs plus que les abandons!
O mystère! ô tendresse! ô douceur des pardons
Que nos mains échangeaient malgré nous sous la table,
Au fond d'un silence ineffable!

Léon Dierx

UN HÉROS DE ROMAN (*)

(FRAGMENT INÉDIT)

I

Au temps de Louis XIII, alors que M. de Schomberg, maréchal de France, était gouverneur de la province du Limousin, le bourg de Solignac, dont l'abbaye, aujourd'hui à peu près en ruines, possédait encore un château seigneurial, élégant et superbe, avec son donjon gothique et ses deux façades extérieures du plus charmant style Renaissance. Jean Bullant, ce maître artiste tout inspiré des chefs-d'œuvre italiens, et qui avait bâti le château d'Ecouen pour le connétable de Montmorency, puis, sur l'emplacement actuel de la Halle-aux-Blés de Paris, cet hôtel de Soissons flanqué d'une tourelle du haut de laquelle la reine Catherine, la Médicis, l'usurière de Florence, allait interroger les astres et faire de l'astrologie bizarre après de sinistre politique, Jean Bullant avait été appelé à édifier cette magnifique demeure par le baron de Bersac, au moment où sa baronnie fut érigée en comté par Henri III. Depuis, M. de Bersac, qui n'avait jamais pris le titre de Solignac, était mort laissant une fille dont la destinée douloureuse devait se terminer à Solignac même.

Le château de Solignac était célèbre. L'admirable château qu'Antoine Fontant construisait, vers la même époque, en Angoumois, pour le comte François II de La Rochefoucauld, n'était pas plus admiré et son donjon roman était moins pittoresque. De cette demeure, il ne reste aujourd'hui nulle trace, et bien des gens soutiendront à cette heure que le château de Solignac n'a jamais existé. Ce qui est certain, c'est que l'abbaye, où saint Eloi, qui la fonda, avait placé comme abbé un dévot personnage, Rémacle, évêque de Maëstricht qui figure à son tour dans la légende des saints et dont on conservait à Solignac un des bras, envoyé par les moines de Stavello — deux saints pour une abbaye — sans compter le corps de saint Martial, patron de Limoges, qu'on y transporta un moment, s'est transformée, depuis plusieurs années, en une fabrique de porcelaines. Les fours chauffent maintenant où jadis s'élevaient, mystérieux, les prières et les psaumes.

Quant au château, nul ne s'en soucie. Il a dû s'écrouler, un beau jour, comme un château de cartes et ses pierres ont sans doute rejoint les cailloux de la Briance qui coule, pittoresque et claire comme toutes les rivières, aux bords charmants du Limousin.

Du temps où M. de Schomberg gouvernait, il fallait une heure, à cheval, pour se rendre de Limoges au château de Solignac. Là vivait, dans une solitude relative, entre une italienne du nom d'Annunziata et une vieille gouvernante, dame Barbe, un jeune homme de noble naissance, mais

(*) La vie littéraire a parfois des hasards étranges : nous donnons ici le texte primitif et inédit d'un roman d'aventures, dont M. Jules Claretie avait d'abord placé la scène sous Louis XIII, scène qu'il a, en fin de compte, transportée sous le premier empire. On jugera par ce fragment de ce qu'eût été le roman que M. Jules Claretie eût continué à dérouler en plein XVII[e] siècle s'il ne se fût souvenu de ces deux redoutables modèles, *le Capitaine Fracasse* et *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Le roman définitif dont l'action se passe en 1806 a obtenu un grand succès sous ce titre : *Le Beau Solignac*.

romanesque, et qui, sans le tenir de ses ancêtres, portait le nom de chevalier de Solignac.

Vingt-six ans, un œil fier, une taille souple, un jarret d'acier, le chevalier, menant large vie, portant le feutre à la mode et le pourpoint bien taillé, n'avait pas d'ailleurs besoin de titre.

Il en portait un, flatteur et conquérant, inventé par les femmes, accepté par les hommes, et pouvait hardiment se nommer *le beau Solignac*. On ne l'appelait jamais autrement. De Limoges à Bordeaux, et de Bordeaux à Périgueux, sa beauté, qui n'avait rien de fade, était passée en proverbe. L'amour avait souri à sa naissance et à son berceau.

Il était grand, bien fait, avec un de ces airs souriants qui semblent attirer la fortune. De longs cheveux blonds encadraient son visage coloré et, sous de petites moustaches fièrement relevées, des lèvres rouges d'un sang vif laissaient éclater la saine blancheur de dents superbes. Roger de Solignac n'avait cependant rien du bellâtre. Il fixait résolûment et franchement sur les hommes et les choses son grand œil bleu, profond et doux, sans se soucier de donner à son regard une expression séduisante. Il appuyait bravement sa main gauche sur la garde ciselée de son épée sans chercher à faire valoir l'exquise finesse de ses doigts enfermés dans leurs gants de buffle. Le charme particulier de ce beau jeune homme consistait justement dans un certain laisser-aller, dans un naturel exquis. Il plaisait par une sorte de rayonnement joyeux, par un éclat irrésistible de jeunesse, de vitalité, de belle humeur et de santé. Les envieux disaient tout bas qu'il avait évidemment reçu de l'Italienne Annunziata, dont la présence au château paraissait mystérieuse, quelqu'un de ces philtres qui font aimer. Mais les seuls philtres du beau Solignac, c'étaient la franchise de son regard, la hardiesse de son front, le courage de son cœur et la force de son bras.

Il y avait cependant en lui, il y avait sous son magnifique sourire, une cause dissimulée de mélancolie. A le bien considérer, on pouvait remarquer sur son front, à la racine du nez, un pli profond, une ride largement creusée par les réflexions douloureuses et les amères songeries. Solignac c'était un nom de terre ; ce n'était pas un nom de famille. Les armoiries du beau Solignac portaient, semblable à une estafilade sur la face d'un homme, une barre de bâtardise qui coupait en deux l'écusson. Le chevalier, il est vrai, ne s'en préoccupait pas outre mesure. Il était de ceux qui, confiants dans leur propre valeur, se présentent au monde la poitrine découverte et le regard clair. S'il s'attristait parfois en repliant sa pensée sur lui-même, sur sa naissance, c'était, à coup sûr, beaucoup moins par colère contre le sort que par désespoir de n'avoir point connu de parents qu'il eût aimés. Et de quoi se fût, en vérité, plaint le beau Solignac? Il était riche, et du haut de son château somptueusement meublé, tapissé et orné, il pouvait apercevoir des maisons de villageois où partout son nom était prononcé avec reconnaissance. Aussi loin que ses chiens en chassant le pouvaient entraîner à l'entour du donjon, il ne risquait jamais de rencontrer une de ces bornes de pierre armoiriées se dressant comme pour dire : « Ici, tu entres chez un autre ! » Il était libre, il était maître, il était roi dans son domaine.

Annunziata, qui se piquait d'être devineresse, répétait parfois au chevalier que le bonheur était, pour lui, à Solignac et non ailleurs, et que tout changerait peut-être lorsqu'il serait tenté de quitter la Bréance pour la Seine. A ces prédictions de méchant augure, Solignac se contentait de répondre par son beau et confiant sourire. Il embrassait au front l'Ita-

lienne, qu'il aimait comme une mère, et comme une mère encore jeune et toujours belle, ou bien encore il disait, en la regardant avec confiance :

— En ma qualité de réformé, madre Annunziata, je ne crois, vous le savez, qu'aux choses appuyées sur la raison, et vos prédictions me font moins de peur que votre dévouement passé ne m'a causé de joie. Et puis, quoi, la peur, qu'est-ce que cela? Une idée! Une chimère! ajoutait-il en se tournant vers un jeune homme de son âge qui lui servait d'écuyer.

— Une fumée! répliquait l'autre.

Et Annunziata, tout en hochant la tête, était bien forcée de ne plus parler de ses craintes. Elle retournait à ses rosaires et à ses tarots et cherchait à savoir si vraiment les cartes ne se trompaient pas.

Roger de Solignac était donc protestant. Sa mère, l'héritière du comte de Bersac, l'avait confié en mourant à cette Italienne, qu'elle avait recueillie au lendemain de la proscription de la Galigaï et de l'exil de Marie de Médicis, et qui semblait vouloir payer en dévouement absolu au fils la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers la mère. Roger n'était encore qu'un enfant lorsque Annunziata était entrée au château, mais il se rappelait que l'Italienne avait tout d'abord remplacé sa mère, morte bien tôt d'une de ces étranges maladies anonymes qui sont les fruits mortels de la douleur. Cette Florentine, venue en France à la suite de la fille de Médicis, avec Concini et les autres, s'était éprise de cet enfant blond si beau, et qu'elle avait vu, pour la première fois, souriant et fier, entre les bras d'une pauvre et charmante femme souffreteuse, comme un *bambino* de Filippo Lippi sur les genoux de la Madone. Peut-être cette Annunziata n'avait-elle jamais aimé, peut-être regrettait-elle au contraire quelque petite créature née de son sang et enlevée par la mort; elle se donna, ce qui est certain, tout entière, corps et âme, à cet enfant, dont Mlle de Bersac lui avait confié le sort.

La dernière volonté de la mourante avait été que Roger de Solignac fût élevé dans la religion réformée. Quant à elle, elle mourait catholique, comme les Bersac, et la dernière de sa race, le petit Roger n'ayant point le droit de porter le titre et le nom de son aïeul maternel. Annunziata respecta le vœu de Mlle de Bersac. Italienne crédule, catholique superstitieuse, elle ne croyait pourtant pas qu'on pût se soustraire à la volonté d'un mort. Roger de Solignac grandit en huguenot, conduit au prêche de Limoges par le vieux Jacques Castoret, le serviteur de sa mère, et qui était papiste.

Mais, quoique le Limousin fût alors, dans la presque totalité de ses habitants, fidèle aux doctrines de la cour de Rome et qu'il détestât les huguenots, qui avaient tant de fois guerroyé autour de Magnac-Bourg et de Saint-Junien, le *beau Solignac* était aimé, et son château ne risquait point d'attirer les dangers qui menaçaient encore à cette époque les demeures des réformés. C'était au surplus un calviniste sans sévérité que le chevalier de Solignac.

Quoique huguenot, le beau Roger ne croyait pas qu'il fût indispensable de porter la sombre livrée des réformés. Il affectionnait plus volontiers la soie que le buffle, et on l'avait vu, tout jeune homme, à ses débuts, guerroyer en Poitou et en Guyenne avec M. de Soubise et M. de Rohan, sans cuirasse et en pourpoint de velours. Au lendemain de la prise de La Rochelle sur les protestants, Roger de Solignac avait d'ailleurs engagé sa parole qu'il ne tirerait plus l'épée contre le roi de France, et tandis que le duc de Rohan et les députés de Nîmes et des Cévennes demandaient pardon à Louis XIII et signaient la paix de Montpellier, le beau Solignac rentrait

pacifiquement en son château, satisfait d'avoir bataillé pour sa foi, mais plus heureux encore d'avoir achevé de verser le sang français. Le chevalier avait alors vingt-deux ans.

Désormais, ce ne fut plus que contre l'étranger qu'il tourna son courage. On l'avait vu, lors de l'affaire du Pas de Suse, guider à travers les neiges les gardes françaises qui hissaient les canons au haut des Alpes, et forcer, le lendemain, l'épée à la main, l'entrée de la gorge que défendaient les Piémontais avec un acharnement farouche. Trois maréchaux de France, ce jour-là, marchaient à la fois, en simples soldats, contre l'ennemi. Mais devant Schomberg, devant Bassompierre et devant Créqui, on avait vu ce jeune homme ardent et superbe, le beau Solignac, devançant les mousquetaires à cheval, la garde suisse et la noblesse volontaire, et poursuivant jusqu'à Suse le duc de Savoie en personne, qu'il eût fait prisonnier de sa main, sans le dévouement d'un lieutenant espagnol qui donna sa vie pour sauver la liberté du duc.

Ce n'était donc pas la seule beauté de Solignac qui le rendait célèbre, c'était aussi sa bravoure; Martial Castoret, son écuyer, qui était cependant brave, disait même souvent : « Sa témérité. » Fils d'un vieux soldat du Béarnais qui avait enseigné au beau Solignac le métier des armes, Martial, par un hasard qui n'était après tout qu'une bizarrerie, était né justement le même jour que Roger. Elevés ensemble, ensemble grandissant, le chevalier et le fils du soldat étaient donc liés par une étroite communauté de souvenirs et par une profonde affection, respectueuse chez l'écuyer, affectueuse et protectrice chez le maître. Ce n'était pas tout encore, et Annunziata, qui ne renonçait pas à son goût pour l'astrologie et qui lisait aussi facilement dans les lignes de la main que dans les mouvements des astres la destinée des mortels, Annunziata avait vu, clairement vu, lu et prédit que, nés le même jour, Roger de Solignac et Martial Castoret mourraient le même jour.

— Monsieur le chevalier, disait alors Martial avec un air de conviction profonde, lorsque Roger éperonnait son cheval du côté des lignes espagnoles, monsieur le chevalier, si ce n'est pas pour vous, soyez du moins prudent pour moi. Votre écuyer tient à la vie!

Mais le beau Solignac se mettait à rire, d'autant plus que parfois son écuyer le devançait dans l'attaque et s'enfonçait plus rapidement encore dans les rangs ennemis. Puis, l'un et l'autre revenaient, poudreux, déchirés, nacrés de salpêtre, couverts de sang, mais non blessés, et bravant le fer et le plomb avec un de ces bonheurs insolents qui font croire à la vertu des amulettes et à l'invulnérabilité de certains êtres.

Ce temps des guerres était, il est vrai, à demi passé, et le beau Solignac goûtait depuis une longue année au moins le calme bonheur du repos, lorsqu'on l'avait vu partir, un matin à cheval, équipé comme pour un long voyage et suivi de Martial Castoret, les pistolets de guerre dans les fontes. Il n'était cependant pas, à cette heure, question de bataille prochaine et l'on ne pouvait croire que Roger de Solignac partait pour combattre les Turcomans ou le grand diable d'enfer. S'ennuyait-il donc en sa demeure? Certes, non. Solignac n'était pas de ceux que la solitude effraie. Dans ce grand château à demi gothique, il restait seul avec son écuyer Martial, Annunziata et dame Barbe. Il lisait, lorsque la pluie tombait au dehors, dans de grands in-folios aux reliures fauves; il chassait, lorsqu'il faisait beau, sous les châtaigniers pleins d'ombre ou dans les champs pleins de soleil, heureux de humer l'air des bois, de sentir le vent caresser ses cheveux tandis qu'il éperonnait son cheval ou de marcher dans l'herbe fraîche,

tandis que chaque grappe couleur de lilas des bruyères laissait tomber une gouttelette sur ses larges bottes de cuir. D'autres fois, le sylvain se faisait citadin, se rendait à Limoges aux fêtes de M. Philippe de Pompadour, lieutenant du gouverneur, et étonnait par sa bonne grâce, sa tournure élégante, son sourire et la façon dont il dansait les vieilles chaconnes, les belles et les fraîches Limousines.

— Mais comment faites-vous, chevalier, pour n'avoir pas le teint hâlé? lui répétaient les nobles dames, Phébus est pour vous d'une clémence infinie.

— C'est que je lui donne franchement mes deux joues à baiser ; et comme il est bon maître il n'en abuse pas, répondait Roger! Vous ne savez donc point que le grand air est un meilleur parfumeur que tous les vendeurs d'essences et de pâtes de la chrétienté!

Et chacun — et chacune — d'admirer et de choyer ce beau Solignac qui dansait si bien; après avoir si bien guerroyer.

Solignac ne pouvait donc point quitter le Limousin par dépit ou par ennui. Il n'y laissait, il est vrai, aucune amante, mais il n'y avait trouvé aucune déception. S'il partait, c'était qu'un but important l'attirait hors de la province. On parla beaucoup, à Limoges, de ce voyage assez soudain, qui coïncidait justement avec une maladie fort grave de l'italienne Annunziata.

Celles des grandes dames qui avaient servi de marraines à Roger, et lui avaient décerné le nom « de beau Solignac », eurent tôt fait d'inventer un roman plus ou moins vraisemblable, dans le goût de l'*Astrée*, des aventures de Céladon et de l'étranger Sémère...

On répéta tout bas que le chevalier était attiré à Paris par quelque amour puissant contre lequel il luttait depuis plusieurs années. On nommait sous le sceau du secret, devenu bientôt le secret de la ville entière, le nom de celle qu'adorait le beau Roger, et plus d'un cœur féminin battit de jalousie et plus d'un grand œil amoureux, noir ou bleu, se voila à ces récits d'une ou deux larmes amères. Puis on essuya les pleurs, on étouffa les soupirs, on s'occupa des contestations élevées entre l'abbé et les chanoines de Saint-Martial, des sorciers et sorcières exécutés à Limoges, et de la procession superbe en l'honneur de l'entrée de Mgr François de la Fayette, mis au rang des évêques. Et du beau Solignac il ne fut plus question.

On l'avait, non pas oublié, mais lorsqu'un soir de septembre, comme le soleil se cachait, la stupéfaction des habitants et des moines de Solignac fut grande en voyant arriver lentement, par le chemin de Limoges, un carrosse attelé de deux chevaux marchant à pas comptés, tandis qu'à côté du char tout poudreux Martial Castoret, monté sur son cheval de guerre, ramenait attaché à sa selle le cheval de bataille du chevalier Roger de Solignac. Ce groupe inattendu s'avançait vers le bourg avec une lenteur funéraire, et les premiers qui l'aperçurent se détachant sur le soleil rougi qui allongeait démesurément les ombres de Castoret, du carrosse et des chevaux, ceux-là s'écrièrent d'un premier mouvement :

— Le beau Solignac est mort !

— Est-il donc mort ? demandèrent les braves gens à Castoret en courant au-devant de l'écuyer.

Le brave Martial hocha la tête :

— Non, dit-il, M. le chevalier n'est pas mort !

Mais le ton dont ces paroles furent prononcées était si triste que chacun eut, dès ce moment, la conviction qu'un malheur était arrivé.

Alors un ou deux curieux, en montant sur les talus ou les pierres, se hasardèrent à jeter un regard dans l'intérieur du carrosse et là, étendu à côté d'un homme vêtu de noir dont un grand col de toile blanche tranchait sur le sombre pourpoint, ils aperçurent, pâle, maigre, l'œil fixe et morne — avec des cheveux blancs aux tempes, dit une commère désespérée, — celui que quelques mois auparavant encore on appelait le beau Solignac.

Le beau Solignac semblait revenir au château comme le gibier blessé à son gîte, comme l'oiseau mourant à son nid. Il y avait déjà, dans le pas lent et lourd des chevaux qui le traînaient, quelque chose de sépulcral. L'homme qui se tenait auprès de lui, assis et couvrant en quelque sorte de l'œil le visage émacié du chevalier, était un médecin. Martial Castoret remarqua, dans la foule peu à peu accourue, quelques gens effrayés qui faisaient des signes de croix comme devant un mort.

Les curieux, les enfants, les commères et les moines se rangèrent silencieusement, respectueusement, pour laisser passer le cortége. Le dos courbé, la mine creuse et assombrie, Martial Castoret rendait, sans dire mot et d'une main lasse, les saluts qu'on lui adressait. Stupéfaits, les gens de Solignac regardaient le carrosse monter, lugubre et silencieux, la côte qui menait au château dont les vitres, au soleil couchant, semblaient sanglantes ou plutôt rougies par un incendie.

Les deux chevaux dont l'un était monté et l'autre traîné par Castoret butaient tristement à chaque caillou, comme s'ils eussent compris l'inutilité de marcher et de vivre.

Arrivé à un coude formé par la route, le cortége disparut derrière les châtaigniers, et les bonnes gens demeurés sur le chemin se regardèrent avec les yeux agrandis de gens qui viennent d'apercevoir quelque effrayante apparition.

Le soir même, à Limoges, chez M. de Tanois, chanoine et official, le bruit courait déjà que le beau Solignac, moribond, vieilli de dix ans et méconnaissable, était revenu au bord de la Bréance pour y rendre le dernier soupir.

— Ce n'est pas ainsi pourtant, dit une des anciennes *marraines* du chevalier, que doit finir un gentilhomme!

Jamais retour au pays natal n'avait été aussi sombre que celui du chevalier. Ce fut sur les épaules du médecin qui l'escortait et de Castoret qu'il s'appuya pour descendre du carrosse. Le malheureux était maigre et livide et ses jambes se dérobaient sous lui. D'ailleurs, silencieux et résolu, il ne dit qu'un mot, il ne prononça qu'un nom :

— Annunziata!

Et alors comme un spectre répondant à un spectre, une figure de femme apparut, que Roger considéra avec stupeur et Martial avec effroi, une figure dont les yeux seuls étaient vivants dans un visage blême et qui répondit d'une voix faible soudain raffermie par un violent effort :

— Me voici, *caro mio*. Je n'attendais plus que toi pour mourir!

II.

D'où venait, ainsi brisé, le beau Roger de Solignac et quelle épreuve inattendue, quel terrible roc d'achopement avait-il rencontré en chemin!

Quatre mois auparavant, un soir d'été, comme le ciel étincelait, criblé d'étoiles, Annunziata avait fait monter Solignac sur la plate-forme du donjon où elle restait parfois durant des nuits entières, ses grands yeux noirs fixés sur les astres :

— Mon enfant, lui avait-elle dit, je vais te révéler le secret de ta naissance et je vais te dicter ton devoir....

. . . .

Jules Claretie



LES ASTRES

L'homme pleure, il se tord comme un ver. Ses pensers
Soufflent sur ses amours l'horreur des vents glacés,
Et poussent loin de lui ses rêves trépassés,
Feuilles mortes, avec ses vœux inexaucés.

Tandis qu'au fond des cieux, au fond de l'altitude
Des cieux ! les astres blancs & froids, sans lassitude,
A force d'être loin au sein de la Nuit rude,
Garderont, au-dessus des maux, leur quiétude.

Telles les femmes, Sphinx aux fronts mystérieux,
Immobiles, ouvrant de grands yeux sérieux,
Voient mourir à leurs pieds les jeunes & les vieux !

Oh ! ne pouvoir monter ! monter ! Non : les pilastres
Célestes ont croulé sous les anciens désastres...
Maudits ! soyez maudits, inapaisables astres !

Emile Goudeau



IDÉES POLITIQUES ET RELIGIEUSES (1)

DU PEUPLE DE ROME

Vers l'année 924

En ce temps là, deux événements étaient particulièrement agréables au peuple de Rome : la mort d'un pape et le couronnement d'un empereur.

On facilitait aux pontifes suprêmes les excès qui abrégent l'existence ;

(1) Ce morceau est extrait d'un roman intitulé : *Marozia*, qui paraîtra l'automne prochain chez l'éditeur Dentu.

s'obstiner à vivre eût été de leur part une imprévoyance qu'ils auraient bientôt expiée par l'impopularité. Un évêque, en dépit des canons de vingt conciles, pouvait s'asseoir dans la chaire universelle, un homme bien portant, non; Boniface, pour conquérir les suffrages, dut avouer qu'il avait la goutte.

Ce n'était point que les Papes fussent haïs de la populace; gourmande, ivrogne et libertine, mais superstitieuse, elle approuvait que ces représentants du Ciel le mêlassent à leurs débauches : Dieu, compromis, serait indulgent.

Mais la mort d'un pape autorisait le pillage du palais pontifical! Artisans las des honnêtes besognes, moines qui ne faisaient leur salut que pour mendier, pélerins douteux, devenant pâles si on prononçait devant eux le nom de leurs patries, soldats sans bannières, enrôlés au service des mauvais hasards, ce ramas catholiques d'Italiens idolâtres, de Grecs iconoclastes, de Sarracènes mal baptisés, de Longobards confesseurs d'Odin, et de Saxons sans dieu, qui était le peuple de Rome, et qui, divisé d'habits et de langages, s'unifiait en un démesuré appétit des plus abjects contentements, ce ramas remuant et fainéant pillait avec délices. De là, la popularité posthume des papes qui mouraient tôt.

A vrai dire, le palais de Latran était fort dépouillé; les vicaires de Jésus n'avaient guère le loisir de l'enrichir de nouveau, « ayant cela de bon, dit Platine, que Dieu les enlevait promptement de la face de la terre comme les monstres. » A la mort d'Adriano, troisième du nom, il fallut, pour ne point revenir les mains vides, piller les demeures avoisinantes. Dès lors la coutume s'établit de distribuer le pillage sur tous les points de la ville, sur les faubourgs aussi! Pendant que s'ouvrait un caveau de plus dans l'une des quatre basiliques consacrées aux sépultures pontificales, Rome était en proie à sa vermine. Les habitacles des nobles, crénelés et gardés, méprisaient aisément l'assaut de la plèbe; tel qui se hasardait à tenter la porte d'un comte ou d'un évêque, n'en rapportait le plus souvent qu'une flèche dans les reins. Mais les pacifiques hôtelleries, les maisons des marchands, les monastères qui, pauvres ou avares, n'avaient pas encore acheté du Consul de Rome le droit de placer à leurs portes des sentinelles païennes, les chapelles et les églises offraient des butins faciles. Le tumulte, quinze heures durant, était pitoyable, jusqu'à ce qu'enfin, la nuit venue, s'établissait une trève sinistre, faite de l'hébêtement des désespoirs et du sommeil des joies saoûles.

Pour se soustraire au pillage, il n'y avait qu'un moyen : quitter Rome au premier bruit d'une indisposition du pape. Un homme, en rentrant chez lui, disait à sa femme : « Empisl les coffres, fais charger les mules. La sublimité de Sa Sainteté Notre-Seigneur le Pape a toussé trois fois ce matin en célébrant le Sacré Sacrifice. » Les moines et les nonnes partaient les premiers, prétextant des pèlerinages; on voyait s'éloigner de longues files silencieuses de robes et de frocs, que précédaient des chariots couverts de toiles. Ainsi le peuple était frustré. Il n'y avait de bons papes que ceux qui mouraient de mort subite.

Quant au couronnement d'un empereur, il y avait de quoi s'en satisfaire, faute de mieux. On ne pillait pas, mais on recevait. Dès l'heure matinale où le roi élu, ayant fait ses dévotions en l'église de Sainte-Marie-Transpadine, acceptait à Térébinte les félicitations du préfet de la ville, du comte palatin de Latran et de tous les clercs urbains qui remuaient des encensoirs et vociféraient : « *Ecce mitto angelum meum,* » — l'ange, c'était l'empereur, — jusqu'à l'heure où, tous les rôles accomplis, il remontait à

cheval, couronné de fer et l'évêque des évêques lui tenant l'étrier, une pluie de deniers d'or et d'argent ne cessait de tomber sur la foule qui écarquillait les bras, les mains, la bouche, faisant poche de tout.

On évaluait un empereur d'après la quantité et l'aloi des deniers répandus le jour de son couronnement. Wido obtint quelque estime parce qu'il avait émietté dans Rome les trésors des trois dernières villes qu'il avait prises par trahison. Mais Lambertus était exécré, ayant osé, selon le conseil de sa mère Agiltrude, distribuer au peuple des monnaies fausses : des cent mille deniers qui jonchèrent les voies, on ne put acheter un seul verre de vin d'Albe ni une seule caresse d'une fille saxonne. Le peuple de Rome, à vrai dire, prit sa revanche ; la fidélité qu'il avait jurée ne fut pas de meilleur aloi que l'argent qu'il avait reçu. Arnouff, roi de Germanie, fit mieux les choses, étant un prince pieux, ainsi que le prouve sa grande dévotion à saint Emmeran de Ratisbonne, à l'église duquel il fit présent d'un tabernacle dont la colonnade était d'or et le faîte de pierreries.

Mais Berengar, que les clercs nommaient Berengarius, eut l'adresse de se faire couronner trois fois. Il obtint de cette façon une popularité coûteuse, mais utile en ce temps où Rome, capricieuse éternelle, pouvait seule faire et défaire les empereurs maîtres du monde. Une autre chose assurait à Berengar la faveur de la ville inconstante ; il avait vaincu et chassé loin de Rome les Sarracènes, qui campaient naguère sur les bords de l'Erivan, que l'on commençait à appeler la Garyliane. Outre que les Sarracènes étaient connus pour des païens damnés, adorateurs patents de Saoh, Saoc, Nazara, Allac, Allogée, Mena, et si remarquablement irrespectueux à l'égard des mystères chrétiens que l'émir Abd-Ila n'avait pas craint, pendant le siége de Salerne, de faire dresser son lit sur la table d'un autel catholique et d'y sacrifier chaque soir la pudeur d'une Camaldule, tant qu'enfin une poutre, détachée par le doigt de Dieu, tomba et lui brisa les reins. Outre ces motifs de haine, les Romains en avaient un autre, plus puissant, contre ces maudits idolâtres ; ils reconnaissaient en eux des rivaux supérieurs dans l'art de piller, des voleurs qui volaient si bien qu'après eux il ne restait plus rien à prendre. Après le sac d'une ville par les Sarracènes, le plus ingénieux pillard n'y aurait pas trouvé de quoi se racheter de l'impôt que l'on doit pour mener ses porcs à la glandée. Si les mécréants étaient entrés à Rome, c'en eût été fait des bonnes aubaines que fournissaient au peuple les décès fréquents des papes.

Donc Berengar était fort aimé et d'autant plus à l'époque où commencent à se mouvoir les personnages de notre récit, que c'est justement le jour où l'empereur des Romains, fils de Giselle, petite fille de Karl-le-Grand, que les Italiens nommaient Carolo-Magno, vint pour la troisième fois recevoir la couronne de fer des mains du pontife suprême.

Inquiété par les Sarracènes, qui reparaissaient dans les montagnes de Campanie, attentif aux menées ténébreuses des comtes de Tusculum, peu rassuré par l'arrivée des Maggyars, alliés dangereux, et menacé surtout par le roi de la Bourgogne transjurane, Rudolph, qui avait pris Pavie et s'y était fait couronner roi d'Italie, Berengar avait senti le besoin de raffermir sur sa tête le diadème de fer, comme un homme, dans un coup de vent, enfonce son chapeau.

Catulle Mendès

AU MUSÉE DES ANTIQUES

Elle veille en sa chaise étroite ;
Quelque roi d'Egypte a sculpté
Dans l'extase et la gravité
Le corps droit et la tête droite.

Moitié coiffe et moitié bandeau,
Fond pur à des lignes vermeilles,
Un pan tourne autour des oreilles.
Sa robe est la prison du Beau.

Ses yeux, de profonds péristyles
Où ne passe rien de réel,
De toute la largeur d'un ciel
S'ouvrent aux visions stériles ;

Et le menton rit tel qu'un fruit,
Et la joue est une colline ;
Quant à l'aile de la narine
C'est l'ibis envolé sans bruit.

De l'épaule menue et grasse
Les bras courent le long des reins
Jusques à ses genoux sereins
Que chacune des mains embrasse,

Et le plat des cuisses est tel
Qu'il vous trouble et qu'il vous apaise
Par des attirances de chaise
Et des solennités d'autel !

La fraîcheur du visage antique
Laisse au vague appétit des yeux
Deviner les seins précieux
Dans un pli trop énigmatique,

Et sous l'impur raffinement
D'un profil qu'on rêve à des chèvres,
C'est pour des dieux que vont les lèvres
Souriant indéfiniment.

Germain Nouveau

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*.

O mon siècle, où s'arrêtera ton délire ? Je célébrais, l'autre jour, la folie dont tu souffres, ce mal des vers auquel tu succombes, en fidèle amant des immortelles et chastes Muses ; mais, cher vieillard couronné de roses, prête l'oreille aux timides conseils du plus humble de tes enfants ! Ménage tes forces, sois avare du sang de ton cœur, et n'exhale pas toute ton âme dans un suprême et brûlant baiser ! Voici maintenant que tes fils éperdus et saignants s'en vont par les rues de nos villes, en chantant au point d'en mourir le dernier refrain d'un poète nouvellement sacré par les dieux. Ah ! la voix des purs éphèbes et des amoureuses jeunes filles, comme elle résonne joyeuse et forte, dans tes carrefours, ô Athènes, dans ta forêt murmurante, ô Meudon, et parmi les peupliers de tes îles, ô Bougival, nouvelle Cythère où s'ébattent les naïades craintives ! Que dit cet hymne dont la plainte sanglottante monte, dans la nuit, vers les étoiles silencieuses :

« *Voyez ce beau garçon-là !* (bis.)
C'est l'amant d'A,
C'est l'amant d'A,
C'est l'amant d'Amanda ! ! ! »

Sois fière, ô Chanson, et disperse-toi gaîment parmi les cieux ; tu contiens toute l'âme moderne, tu résumes dans une formule éclatante et définitive les vœux sacrés d'un siècle mourant !



Quel est ton nom, barde pudique dont la bouche a soupiré ces vers ? Si tu t'appelles réellement Théodore, pourquoi nous le cacher plus longtemps ? La Gloire est déjà lasse d'attendre : la Renommée, sa trompette en bouche, ne tient plus que par un pied à notre misérable terre, et bientôt, nous la verrons s'envoler à tire d'ailes, orgueilleuse de crier au monde ce nom désormais glorieux ! Mille et mille fois heureuse celle à qui s'est fiancée ton âme, car j'aime à croire qu'Amanda elle-même marche à tes côtés, dans la lumière que répand ton génie sur la triste route où nous trébuchons, solitaires. Sans compter, ô fortuné poète, que ce chant radieux, proféré par tant de lèvres émues, te rapportera cent fois plus qu'*Obéron* ne rapporta jadis à Weber ! (Le calcul a été fait.) Souviens-toi de ton devancier qui pendant de nombreuses soirées a conjuré éloquemment *Joséphine « d'arrêter la machine.* » Cette heure d'inspiration quasi divine l'a enrichi pour jamais, et maintenant il peut rouler ses cigarettes dans des billets de banque, ce que faisait rarement Pierre Corneille.



Il est enfin venu cet âge, naguère prophétisé :

> « *Oui! Les temps promis sont proches :*
> *Nous verrons l'âge rêvé,*
> *Où l'or, crevant nos sacoches,*
> *Bondira sur le pavé.* »

Pourquoi faut-il qu'Albert Glatigny à qui nous devons cette prédiction, soit mort devant Chanaan, comme Moïse, plus pauvre qu'un banquier d'aujourd'hui?

Henry Laujol

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 6 *août*. — Notre rédacteur en chef part pour l'Allemagne, afin d'assister à la première représentation du nouvel opéra de Richard, Wagner. Il y a donc encore une Allemagne! Je la croyais ivre-morte de nos cinq milliards. Les journaux qui se passionnent pour la musique envoient à grands frais des reporters à Bayreuth pour avoir un compte rendu spécial de cette solennité. Il n'y a pas grand mal à cela. Que les Allemands se contentent désormais de faire de la musique!

Lundi 7 *août*. — Villiers de l'Isle-Adam corrige la vingtième épreuve de l'*Azraël*, annoncé depuis six mois par la *Librairie de l'Eau-Forte*. Mais il y fait peu de changements. Tout fait espérer que cet ouvrage exquis sera publié avant la fin de l'année. *Les Va-nu-Pieds* de Léon Cladel finissent de paraître et forment un volume illustré, où l'on constate de curieuses corrections qui adoucissent l'accent révolutionnaire de la première édition.

Mardi 8 *août*. — Adelphe Froger reste seul chargé du poids et de la responsabilité de la rédaction de *la République des Lettres*, au moment où le thermomètre atteint quarante degrés à l'ombre. On consomme d'innombrables bocks dans les bureaux de ce journal, qui prennent l'aspect d'un café vulgaire. Les gens qui viennent s'abonner reculent épouvantés.

Mercredi 9 *août*. — La copie d'Emile Zola exerce une désastreuse influence sur les manières et le langage des rédacteurs de *la République*. Au lieu de s'appeler, comme autrefois, « cher ami » ou « cher poète, » ils se disent « bougre de cochon. » Léon Dierx, qui est bien élevé, s'en affecte beaucoup et adresse quelques remontrances à ce sujet aux membres de notre académie intime.

Jeudi 10 *août*. — La chaleur dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Une jolie dame vient nous demander l'adresse de Desbarrolles, par qui elle veut se faire dire la bonne aventure. L'aqua-fortiste Chevalier se donne pour Desbarrolles et fait à la dame des prédictions intéressées. Tout se découvre, grâce à l'intervention de Coquelin cadet, et la dame est sauvée des piéges d'un intrigant.

Vendredi 11 *août*. — Première représentation, au Gymnase, du *Salon au cinquième étage*, exhibition de tableaux vivants signée de M. Clerc. Les tableaux, empruntés au dernier Salon et reproduits fort habilement, sont plus vivants que la pièce. C'est une édition nouvelle du *Duc Adolphe* de l'année dernière. M. Ribot fournit le mot de la fin, édité l'année dernière aux dépens de M. Manet.

Samedi 12 *août*. — Les théâtres sont en pleine fermentation et préparent leurs pièces de réouverture. M. Waddington fait une allusion au Théâtre-Français, dans un discours fort remarqué, et affirme que notre première scène suivra prochainement une voie littéraire, l'Odéon également. Ces mots resteront gravés dans les cœurs. — Les *Dames danoises*, qui avaient de jolis noms et qui formaient des groupes plastiques aux Champs-Elysées, abandonnent Paris. Elles n'étaient certainement point mal faites, mais quelle nécessité de les faire venir de si loin? Je ne demande que la faculté de choisir dix personnes parmi les spectatrices de ces exhibitions, pour faire éclater à tous les yeux la supériorité de nos beautés françaises.

Jean Prouvaire